

Un adolescent devant un Livre

Et le voilà, adolescent enfermé dans sa chambre, devant un livre qu'il ne lit pas. Toutes ses envies d'être ailleurs font entre lui et les pages ouvertes un écran vert qui trouble les lignes. Il est assis devant sa fenêtre, la porte fermée dans son dos. Page 48. Il n'ose compter les heures passées à atteindre cette quarantehuitième page. Le bouquin en compte exactement quatre cent quarante-six. Des pages bourrées de lignes comprimées entre des marges minuscules, de noirs paragraphes entassés les uns sur les autres. Ça manque d'air !

S'il se souvenait, au moins, du contenu de ces quarante-sept premières pages ! Il n'ose même pas se poser la question — qu'on lui posera, inévitablement. La nuit d'hiver est tombée. Des profondeurs de la maison monte jusqu'à lui l'indicatif du journal télévisé. Encore une demi-heure à tirer avant le dîner. Pour lui, c'est épais, c'est compact, c'est dense, c'est un objet déplaisant, un livre. Page quarante-huit ou cent quarante-huit, quelle différence ? Le paysage est le même. Il revoit les lèvres du prof prononcer le titre. Il entend la question unanime des copains : « Combien de pages ? » — « Trois ou quatre cents... » (Menteur...) — « C'est pour quand ? ».

L'annonce de la date fatidique déclenche un concert de protestations : « Quinze jours ? Quatre cents pages à lire en quinze jours ! Mais on n'y arrivera jamais, Monsieur ! ».

Monsieur ne négocie pas. Pour un élève, un livre, c'est un objet désagréable et c'est un bloc d'éternité. C'est la matérialisation de l'ennui. « Le livre ». Il ne le nomme jamais autrement dans ses dissertations : le livre, un livre, les livres, des livres. « Dans son livre Les Pensées, Pascal nous dit que... »

Le prof a beau protester en rouge que ce n'est pas la dénomination correcte, qu'il faut parler d'un roman, d'un essai, d'un recueil de nouvelles, d'une plaquette de poèmes, que le mot « livre », en soi, dans son aptitude à tout désigner ne dit rien de précis, qu'un annuaire téléphonique est un livre, tout comme un dictionnaire, un guide bleu, un album de timbres, un livre de comptes... Rien à faire, le mot s'imposera de nouveau à sa plume dans sa prochaine dissertation : « Dans son livre, Madame Bovary, Flaubert nous dit que... »

Parce que, du point de vue de sa solitude présente, un livre est un livre. Et le poids de chaque livre est de ceux qui vous tirent vers le bas. L'adolescent s'est assis relativement léger sur sa chaise, tout à l'heure — la légèreté des résolutions prises. Mais, au bout de quelques pages, il s'est senti envahi par cette pesanteur douloureusement familière, le poids du livre, poids de l'ennui, insupportable fardeau de l'effort inabouti.

Maison vide, parents couchés, télévision éteinte, il se retrouve donc seul ... devant la page 48. Et cette "fiche de lecture" à rendre demain... Bref calcul mental : $446 - 48 = 398$. Trois cent quatre-vingt-dix-huit pages à s'envoyer dans la nuit !

Il s'y remet bravement. Une page poussant l'autre. Les mots du « livre » dansent entre les oreillettes de son walkman. Sans joie. Les mots ont des pieds de plomb. Il lit comme on avance. C'est le devoir qui pousse. Page 62, page 63.

Il lit. Que lit-il ? L'histoire d'Emma Bovary. L'histoire d'une fille qui avait beaucoup lu. Le mieux est de téléphoner à Thierry, ou à Stéphanie, pour qu'ils lui passent leur fiche de lecture, demain matin, qu'il recopiera vite fait, avant d'entrer en cours, ni vu ni connu, ils lui doivent bien ça.

D'après Daniel Pennac « Comme un roman »

Pourquoi le devoir a-t-il déclenché les protestations des élèves ?

1. Les élèves ne voulaient pas lire le livre choisi par leur prof.
2. Il y avait beaucoup de pages à lire en quinze jours.
3. Le prof a donné le devoir pour les vacances d'hiver.
4. Il y avait encore un travail de math à rendre la même date.